
Laura Bellini
Le Prix d'un seul regard
Une vérité cachée peut changer la valeur de tout

Le Prix d'un seul regard

Une vérité cachée peut changer la valeur de tout

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384900987

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Ce qu'on ne voit pas 12
Chapitre 2 - Les limites de la confiance 25
Chapitre 3 - Sous la surface 40
Chapitre 4 - Après les heures de travail 52
Chapitre 5 - Le droit de refuser 67
Chapitre 6 - La distance d'un souffle 81
Chapitre 7 - Entre nous et la vérité 93
Chapitre 8 - La lumière de l'autre côté 106
Chapitre 9 - Le risque caché dans les détails 120
Chapitre 10 - Sans distance de sécurité 134
Chapitre 11 - Une place pour deux 147
Chapitre 12 - Une trace impossible à ignorer 159
Chapitre 13 - Le prix du silence 172
Chapitre 14 - À un demi-pas de la sincérité 185
Chapitre 15 - La vérité de l'autre côté du cadre 197
Chapitre 16 - Une limite sur laquelle je ne reviendrai pas 210
Chapitre 17 - Ce qui reste après le silence 222
Chapitre 18 - Le coût de la bonne décision 234
Chapitre 19 - La valeur de la vérité 246
Chapitre 20 - Tout ce qui a vraiment de la valeur 260

INTRO

La première fois que j'ai vu Borys Sowa, j'essayais de démontrer qu'un tableau estimé à plusieurs centaines de milliers de zlotys ne valait même pas la moitié de cette somme.

Il se tenait sur le seuil d'une galerie de Wrocław, une caisse en bois sous le bras, les cheveux mouillés et l'expression d'un homme qui venait d'entrer là où il n'aurait pas dû, mais qui n'avait aucune intention de s'en excuser. J'étais agenouillée devant un paysage du XIXe siècle, éclairant son bord inférieur avec une lampe de poche. Je portais un pantalon noir, une chemise blanche et des gants qui coûtaient moins cher que le café servi lors des vernissages. Je préférais qu'il en soit ainsi. Dans mon métier, moins on avait l'air impressionnant, plus on avait de chances que quelqu'un finisse par écouter ce qu'on avait à dire.

— La galerie est fermée, ai-je annoncé sans lever la tête.

— J'ai remarqué. J'ai dû sonner trois fois.

— Et pourtant, vous êtes entré.

— Madame Zofia m'a laissé une clé.

Ces quelques mots ont suffi à me faire pivoter plus brusquement que je ne l'aurais voulu.

Zofia Maj, la propriétaire de la galerie, était une femme au goût irréprochable et à la fâcheuse tendance de prendre des décisions à la place des autres. Trois jours auparavant, elle m'avait assuré que personne ne toucherait au tableau avant la fin de mon expertise. Il ne me fallait que deux semaines pour boucler la documentation, rendre mon avis et percevoir

des honoraires qui me permettraient enfin de louer mon propre local. Pas un bureau partagé avec un cabinet d'avocats, où les conversations sur l'authenticité des œuvres étaient constamment interrompues par le bourdonnement d'une déchiqueteuse. Un véritable atelier, baigné de lumière du nord, avec une table d'examen et une porte que je pourrais fermer sans demander la permission à qui que ce soit.

L'homme a posé sa caisse contre le mur et a regardé le tableau.

— Il ne devrait pas être placé comme ça.

— Pardon ?

— Il est incliné selon un mauvais angle. La traverse inférieure du cadre supporte trop de poids.

Je me suis relevée lentement.

— Et vous êtes ?

— Borys Sowa. Encadrement et restauration de cadres.

Il avait trente-huit ans, comme je l'ai appris plus tard, même si j'avais déjà remarqué sur son visage ce mélange particulier de maturité et d'insoumission. Il était grand et portait un pull sombre dont il avait retroussé les manches. Une cicatrice pâle marquait l'un de ses poignets, et une trace de peinture dorée tachait son pouce. Il n'avait pas l'air d'un homme venu impressionner qui que ce soit. Et c'était précisément pour cette raison que je lui ai accordé plus d'attention que je n'aurais dû.

— Anita Rojek, me suis-je présentée. Experte en œuvres d'art. Le tableau restera dans cette position jusqu'à la fin de l'examen.

— Dans ce cas, permettez-moi de placer une cale dessous.

— Je n'ai autorisé aucune intervention.

— Je ne vous propose pas d'intervenir sur le tableau. Je vous propose simplement d'éviter que le cadre se fissure avant que vous ayez terminé votre examen.

Sa voix était calme. Il ne haussait pas le ton et ne cherchait pas à me mettre dans l'embarras. Il s'est contenté de désigner une petite fente près de l'angle gauche, que je n'avais pas remarquée jusque-là. En l'observant de plus près, j'ai compris qu'il avait raison.

Je détestais ce genre de moment.

Je détestais encore davantage les hommes capables d'avoir raison sans afficher la moindre satisfaction sur leur visage.

— Montrez-moi cette cale, ai-je dit.

Il l'a sortie de sa caisse et me l'a tendue au lieu de s'approcher lui-même du tableau. Ce petit geste m'a davantage surprise que sa remarque. Je connaissais beaucoup de spécialistes qui considéraient l'espace de travail des autres comme leur propre territoire. Borys, lui, semblait comprendre la différence entre proposer son aide et prendre le contrôle.

Pendant quelques instants, nous avons travaillé en silence. Il maintenait le support en bois pendant que j'ajustais l'inclinaison du cadre. La galerie sentait la cire pour parquet, le vieux papier et la pluie qui s'infiltrait par une fenêtre mal fermée. Dehors, les tramways défilaient derrière la vitre, leurs lumières traversant les pavés détrempés. Lorsque je me suis redressée pour la deuxième fois, Borys

se tenait assez près de moi pour que je distingue sur son pull une légère odeur de bois et de savon.

— Merci, ai-je murmuré.

— Ça avait l'air douloureux.

— Ne vous y habituez pas.

Il a souri pour la première fois. Pas largement, ni avec une intention séductrice. Un seul coin de sa bouche s'est relevé, comme s'il appréciait une réplique à laquelle il ne s'attendait pas.

— Je suppose que votre opinion sur ce tableau n'est pas très favorable.

— Je suppose que je suis tenue au secret professionnel.

— C'est raisonnable.

— En général.

— Et aujourd'hui ?

Au lieu de répondre, je me suis tournée vers le paysage.

Il représentait un méandre de l'Oder à l'aube, avec une barque solitaire près de la rive et quelques bâtiments bas à l'horizon. Le tableau était magnifique, mais la beauté ne constituait pas une preuve d'authenticité. La signature était attribuée à un peintre renommé de la fin du XIXe siècle, pourtant le dossier de provenance présentait une lacune inquiétante. Vingt-sept années durant lesquelles la toile était supposée avoir appartenu à une collection privée, sans photographie, sans facture ni même une mention dans une correspondance.

Une seule information fiable aurait suffi à trancher.

Zofia attendait une expertise favorable avant la vente prévue.

Moi, j'attendais des faits.

— Le cadre n'est pas d'origine, a soudain déclaré Borys.

Je l'ai regardé.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Les proportions de la moulure. La façon dont les angles sont assemblés. Et la dorure.

— Le cadre a pu être remplacé plusieurs fois.

— Bien sûr.

Il examinait la traverse inférieure avec une attention qui avait transformé son visage. Son sourire avait disparu, emportant avec lui toute sa décontraction. Pendant un instant, il a semblé reconnaître quelque chose qu'il aurait préféré ne pas voir.

— Vous avez déjà travaillé sur ce cadre ? ai-je demandé.

Il n'a pas répondu immédiatement.

— Sur des cadres similaires.

— Ce n'est pas une réponse à ma question.

— Je sais.

Nos regards se sont croisés au-dessus du bord supérieur du tableau. Il avait les yeux gris, étonnamment clairs dans la lumière tamisée de la galerie. Il me regardait attentivement, sans chercher à dominer la conversation, mais sans avoir non plus l'intention de revenir sur ce qu'il venait de dire. J'ai senti monter mon irritation, parce que son silence était délibéré. Et pourtant, quelque chose dans sa manière de me laisser le constater éveillait en moi une curiosité dérangeante.

Le signal sonore d'un tramway nous est parvenu depuis la rue.

— Zofia m'a demandé de préparer le cadre pour l'exposition, a-t-il finalement expliqué. Je ne savais pas que l'expertise était encore en cours.

— Une raison de plus pour ne rien y modifier.

— Je suis d'accord.

Cette réponse aussi m'a prise au dépourvu.

J'ai sorti mon téléphone et ouvert le message de la propriétaire de la galerie. Elle me l'avait envoyé moins d'une heure auparavant.

Anita, l'encadreur passera demain matin. Merci de lui permettre d'évaluer l'état du cadre. Je tiens à ce que la préparation du tableau pour la vente avance rapidement.

Demain matin.

J'ai regardé ma montre. Il était dix-neuf heures quarante.

— Vous avez un peu d'avance.

— Zofia m'a appelé alors que je terminais ma journée. Elle m'a dit que c'était urgent.

— Avec elle, tout est urgent.

— Et pour vous ?

La simplicité de sa question m'a surprise. J'aurais pu lui parler de la date limite de mon expertise, de ma responsabilité professionnelle ou des documents à examiner. Mais pendant une fraction de seconde, j'ai pensé au local vide de la rue Łaciarska que j'avais visité le matin même. À la lumière qui tombait sur les hautes fenêtres. Au bail qui attendait ma signature et au dépôt de garantie que je ne voulais pas financer avec un nouveau crédit.

— La vérité, ai-je finalement répondu. Même si elle se révèle dérangeante.

Borys a cessé de sourire.

Un téléphone a sonné dans le couloir. Aucun de nous n'a bougé.

— Dans ce cas, a-t-il repris plus doucement, vous devriez examiner l'arrière du cadre avant que quelqu'un ne le démonte.

— Pourquoi ?

Il a regardé le tableau, puis moi. J'ai remarqué la tension dans sa main posée sur la caisse. Il n'avait pas l'air d'un homme à qui une idée venait soudain de traverser l'esprit. Il ressemblait plutôt à quelqu'un qui repoussait depuis un certain temps une conversation inévitable.

— Parce que, parfois, l'information la plus importante se trouve précisément là où personne ne veut regarder.

J'aurais dû lui demander immédiatement ce qu'il voulait dire exactement. J'aurais dû noter ses paroles, exiger une explication et mettre fin à notre rencontre conformément à la procédure. Au lieu de cela, je contemplais cet homme qui, en une quinzaine de minutes, avait réussi à remettre en question mes constatations et à éveiller un intérêt auquel je n'avais réservé aucune place dans ma vie soigneusement organisée.

— Vous m'aiderez à le retourner ? ai-je demandé.

Borys a hésité.

— Si nous le faisons maintenant, vous risquez de découvrir quelque chose que vous ne pourrez plus passer sous silence dans votre rapport.

— C'est précisément pour ça qu'on me paie.

Il a acquiescé, mais son visage est resté grave.

Lorsqu'il s'est rapproché, nos épaules se sont presque frôlées. Il ne s'est pas écarté brusquement, mais n'a pas non plus profité de cette proximité. Il a attendu que je lui indique l'endroit où il devait saisir le cadre.

Et moi, pour la première fois depuis très longtemps, je n'étais plus certaine de ce que je désirais le plus découvrir : la vérité cachée derrière le tableau, ou la raison pour laquelle Borys Sowa redoutait à ce point que je la découvre.

Chapitre 1 - Ce qu'on ne voit pas

Retourner un tableau ancien exigeait davantage de confiance que je n'étais prête à en accorder à un homme rencontré à peine un quart d'heure plus tôt.

Ce n'était pas une question de poids. Le paysage ne faisait pas partie des œuvres les plus imposantes sur lesquelles j'avais travaillé, même si son cadre était robuste et présentait par endroits une instabilité inquiétante. Le problème, c'était que Borys Sowa en savait davantage que moi sur ce cadre, et que j'ignorais quelle part de ses connaissances il avait l'intention de révéler.

— Tenez l'angle droit, ai-je indiqué. Pas la traverse inférieure. Je ne veux pas ajouter de contraintes à l'endroit où le bois est fissuré.

— Je sais.

— Tant mieux. J'aime les gens qui comprennent les consignes.

— Et moi, ceux qui n'en donnent pas inutilement.

Je l'ai regardé par-dessus le cadre.

— Notre collaboration risque d'être difficile.

— Nous n'avons pas encore décidé si nous allions collaborer.

Il avait raison, ce qui commençait à devenir une habitude agaçante.

Nous avons transporté le tableau jusqu'à une table que j'avais préparée et recouverte d'un tissu doux. Borys se déplaçait avec précaution, sans précipitation, avec la concentration d'un homme habitué à manipuler des objets

qu'on ne pouvait pas simplement remplacer par des neufs. Je n'ai pas eu besoin de corriger sa prise ni de lui rappeler de faire attention à la dorure. À un moment, nos mains se sont retrouvées de part et d'autre de la même traverse. Il aurait suffi de déplacer nos doigts de quelques centimètres pour qu'ils se touchent.

Je ne l'ai pas fait.

Lui non plus.

Une fois le tableau posé face contre la table, j'ai allumé une lampe supplémentaire. Une vieille toile, un châssis en bois, quelques traces discrètes de réparations anciennes. Rien de spectaculaire. Du moins au premier regard.

— Qu'est-ce que vous vouliez me montrer exactement ? ai-je demandé.

Borys a désigné deux petits trous près du bord intérieur du cadre.

— Ces marques ne correspondent pas au système de fixation actuel. Quelqu'un utilisait auparavant un autre dispositif.

Je me suis penchée.

— Cela a pu se produire lors d'une restauration.

— Possible.

— Vous avez l'habitude de répondre en un seul mot ?

— Quand un seul suffit.

J'ai orienté la lumière selon un angle plus prononcé. Le bois portait les marques d'un ancien assemblage, et près de l'un des trous subsistait un fragment de finition plus sombre. J'ai pris des photographies en plaçant une échelle de mesure à côté des traces. Cela ne prouvait ni une

falsification ni même une irrégularité, mais indiquait que l'histoire de l'encadrement était plus complexe que ne le laissait entendre la documentation.

— Zofia affirme que ce cadre accompagne le tableau au moins depuis les années quatre-vingt, ai-je dit.

— Elle l'affirme ou elle possède des documents qui le prouvent ?

J'ai relevé les yeux.

— Vous connaissez la différence ?

— Très bien.

Cette fois, c'est moi qui suis restée silencieuse.

Dans mon dossier se trouvait la copie d'une ancienne photographie représentant le paysage accroché au mur d'un appartement privé. L'image était floue, mais le profil du cadre semblait différent. Jusqu'alors, j'avais supposé que cela venait de l'angle de prise de vue. Je devais désormais envisager une autre possibilité.

J'ai sorti la photographie et l'ai posée à côté du tableau.

Borys ne l'a pas prise sans permission. Il s'est simplement penché pour mieux distinguer les détails.

— D'où vient-elle ?

— Des archives de la propriétaire.

— Elle est datée ?

— L'année 1987 est inscrite au dos.

— À la main ?

— Oui.

— Vous savez de qui est l'écriture ?

Je l'ai regardé avec un intérêt grandissant.

— C'est moi qui devrais poser les questions.

— Je ne vous en empêche pas.

J'ai souri malgré moi, puis j'ai aussitôt reporté mon attention sur la photographie.

— L'auteur de l'inscription n'a pas été identifié.

— Dans ce cas, je ne considérerais pas cette date comme certaine.

— Moi non plus.

— Bien.

Je ne savais pas ce qui m'agaçait le plus : son pragmatisme ou le fait qu'il ne cherchait jamais à étaler ses connaissances. La plupart des spécialistes invités à expertiser des œuvres coûteuses aimaient s'écouter parler. Borys ne prenait la parole que lorsqu'il le jugeait nécessaire. Le reste du temps, il observait.

Mon téléphone a sonné.

Le nom de Zofia Maj s'est affiché sur l'écran.

— Bonsoir, Anita. Tout va bien ? a-t-elle demandé avant même que je puisse parler.

— Tout dépend de ce qu'on entend par « bien ». Monsieur Sowa est déjà à la galerie.

— Parfait. Je voulais justement te prévenir qu'il avait pu venir plus tôt.

— Être prévenue après coup présente un intérêt assez limité.

Zofia a soupiré.

— Ne commençons pas. Borys est le meilleur spécialiste des cadres que je connaisse.

— Je ne remets pas ses compétences en question. Je conteste le fait que tu modifies nos accords sans me consulter.

Un bref silence s'est installé à l'autre bout du fil.

— Il faut que ce tableau soit prêt à être présenté la semaine prochaine.

Je me suis redressée.

— Nous avions parlé d'une date provisoire. Je n'ai validé ni son authenticité ni sa provenance.

— Je sais, ma chérie.

Je détestais qu'elle m'appelle « ma chérie » lorsqu'elle s'apprêtait à me convaincre de quelque chose.

— Alors convenons qu'aucune intervention n'aura lieu avant la fin de l'examen.

— Borys doit évaluer l'ampleur du travail.

— Il peut l'évaluer. Il ne peut pas le commencer.

— Je tiens à ce que vous trouviez un terrain d'entente.

— Et moi, je tiens à ce que mon expertise reste indépendante.

Zofia a terminé la conversation en m'assurant que nous éclaircirions tout le lendemain matin. Je connaissais ce ton. Il signifiait qu'elle comptait sur une bonne nuit de sommeil pour me faire changer d'avis.

J'ai posé mon téléphone.

— Vous avez entendu ?

— Difficile de faire autrement.

— Alors dites-moi franchement ce dont vous avez besoin.

Borys a croisé les bras.

— D'avoir accès au cadre. De pouvoir documenter son état de conservation. Et d'être certain que personne n'attendra de moi que je restaure quelque chose qui devrait d'abord être examiné.

— Sur ce point, nous sommes d'accord.

— J'ai encore une condition.

J'ai soupiré.

— Évidemment.

— Je veux être présent lors de l'examen pendant lequel les éléments de fixation seront retirés. Pas parce que je doute de vos compétences. Simplement parce que je refuse d'être tenu responsable de dommages survenus en mon absence.

Je l'ai observé attentivement.

— Et si j'estime que votre présence risque de compromettre l'indépendance de mon examen ?

— Dans ce cas, engagez un autre encadreur. Je ne travaillerai pas dans des conditions qui font de moi un coupable idéal.

Cela ne ressemblait pas à une menace. Plutôt à une limite établie après une expérience désagréable.

Pendant un instant, j'ai reconnu quelque chose de familier chez lui.

Moi aussi, je savais ce que pouvait coûter une responsabilité professionnelle lorsque quelqu'un d'autre maîtrisait les circonstances.

— J'accepte cette condition avec une réserve, ai-je répondu. Nous documenterons nos conclusions séparément. Vous serez responsable de l'évaluation du cadre, moi de

celle du tableau et de son histoire. Si des divergences apparaissent, nous ne les cacherons pas à notre cliente.

Borys m'a longuement regardée.

— D'accord.

Je lui ai tendu la main.

Il l'a serrée fermement, mais sans chercher à démontrer sa force. Sa paume était chaude et légèrement rugueuse. Je l'ai remarqué avec autant de précision que le fait qu'il n'avait pas prolongé ce contact d'une seule seconde.

— Anita, ai-je précisé. Puisque nous allons travailler ensemble, autant laisser tomber toutes ces formalités.

— Borys.

— Ça, je le sais déjà.

— Dans ce cas, tu commences avec une longueur d'avance sur moi.

Je n'ai pas eu le temps de répondre, car il a désigné un endroit près de l'angle droit.

— Regarde ici.

À travers la loupe, j'ai distingué une dépression peu profonde aux contours réguliers. Quelqu'un avait retiré un petit fragment de la surface du bois, probablement lors d'une ancienne réparation. Les bords n'étaient pas récents, mais ils étaient nettement plus clairs que le bois environnant.

— Il pouvait y avoir une étiquette à cet endroit, ai-je suggéré.

— Ou un numéro d'atelier.

— On pourrait essayer de lire les traces restantes.

— Oui. Sans altérer la surface.

Borys a pris la lampe, tandis que je réalisais une nouvelle série de photographies. Nous avons travaillé pendant près d'une heure, comparant les marques à la documentation que j'avais préparée auparavant. À un moment, nous avons découvert que deux attaches métalliques différaient légèrement des autres. Borys a reconnu une ancienne méthode de fixation, mais n'a pas essayé de la dater sans disposer d'informations supplémentaires.

Cela me plaisait.

Pas son visage, même s'il était difficile d'ignorer complètement ses traits marqués et sa manière de froncer les sourcils lorsqu'il se concentrait. Ce qui me plaisait, c'était sa capacité à dire : « Je ne sais pas. » Il ne considérait pas l'ignorance comme une humiliation.

À vingt et une heures, j'ai éteint la lampe.

— Ça suffit pour aujourd'hui.

— Je suis d'accord.

— Encore ?

— Ne t'y habitue pas.

J'ai souri en rangeant mon appareil photo dans mon sac.

Borys a sécurisé le cadre, puis vérifié la position des supports. Il l'a fait sans se presser, même si je voyais qu'il était fatigué. Ce n'est qu'après avoir terminé qu'il a sorti son téléphone pour consulter ses messages.

— Quelque chose d'urgent ? ai-je demandé.

— L'atelier. Je dois livrer une grosse commande demain.

— Grosse comment ?

— Pour un hôtel. Une quinzaine de cadres. Le délai était raisonnable jusqu'à ce que quelqu'un décide qu'il devait être avancé.

— Ça me rappelle quelque chose.

Il a rangé son téléphone.

— Toi aussi, tu as une échéance serrée ?

J'ai hésité.

Je ne parlais pas de mes projets aux inconnus. Encore moins aux hommes dont la présence risquait de compliquer ma vie professionnelle.

— J'ai d'autres engagements, ai-je répondu.

— Je comprends.

Il n'a pas insisté.

Et c'est précisément ce qui m'a donné envie, pendant un instant, d'en dire davantage.

À la place, j'ai refermé mon dossier.

— Nous avons rendez-vous avec Zofia demain à neuf heures. Je préparerai une liste des points à éclaircir.

— Je serai là.

— À l'heure ?

— J'arriverai huit minutes en avance. Comme ça, tu auras le temps de refuser de me laisser entrer.

J'ai éclaté de rire. Un vrai rire, sans chercher à contrôler ma réaction.

Borys m'a regardée avec une expression qui aurait pu être de la satisfaction, mais il n'a fait aucun commentaire. Il a pris sa veste sur le portemanteau et s'est dirigé vers la porte.

Je l'ai arrêté avant qu'il sorte.

— Borys ?

Il s'est retourné.

— Oui ?

— Quand tu as vu ce tableau, j'ai eu l'impression que tu avais reconnu quelque chose.

Le silence qui a suivi était différent des précédents. Il ne faisait plus partie d'une réflexion professionnelle.

— J'ai reconnu un type de cadre, a-t-il répondu.

— Je te parlais du tableau.

Il a regardé le paysage appuyé contre le mur.

— J'ai déjà vu un assemblage de ce genre. Je dois vérifier si mes souvenirs sont exacts.

— Où ?

— Dans de vieux documents d'atelier.

— De ton atelier ?

— Entre autres.

Il n'a pas détourné les yeux. Pourtant, j'avais l'impression qu'il pesait chaque mot avec davantage de précaution que la situation ne l'exigeait.

— Si tu trouves quelque chose d'important, j'ai besoin de cette information pour mon rapport, ai-je dit.

— Je sais.

— Ce n'est pas une réponse.

— Pour l'instant, c'est la seule réponse honnête que je puisse te donner.

Cette phrase m'a déplu. Une honnêteté qui laissait autant de place aux non-dits me paraissait suspecte.

Lorsqu'il est parti, je suis restée encore quelques minutes devant le tableau. J'ai observé le méandre du fleuve, la petite barque et la ligne pâle du ciel. J'avais toujours pensé être capable de distinguer ce que je voyais de ce que je désirais voir.

Ce soir-là, je n'en étais plus aussi certaine.

De retour chez moi, j'ai ouvert le dossier sur mon ordinateur portable. J'ai saisi mes observations concernant le cadre, ajouté les photographies et signalé la nécessité de vérifier son histoire. Ensuite, j'ai ouvert le message de l'agente immobilière.

Madame Rojek, le propriétaire du local a accepté d'attendre jusqu'à vendredi pour prendre sa décision. Passé ce délai, nous reprendrons contact avec les autres personnes intéressées.

Il restait trois jours avant vendredi.

J'ai regardé le bail que j'avais imprimé le matin même. Puis le fichier contenant l'expertise dont dépendait une part importante de mes prochains revenus.

Je pouvais accélérer la rédaction de mon avis. Je pouvais considérer que les documents disponibles suffisaient. Je pouvais faire ce que Zofia attendait de moi depuis le début.

Mais je n'avais pas passé onze années à construire ma réputation pour signer aujourd'hui des conclusions que je serais incapable de défendre.

J'ai ouvert un nouveau message.

Zofia, tant que l'histoire du cadre n'aura pas été éclaircie, je ne peux confirmer ni la datation du tableau ni la continuité de sa provenance. Notre réunion de demain doit avoir lieu avant toute fixation d'une date de vente.

Je l'ai envoyé avant de pouvoir changer d'avis.

Quelques instants plus tard, mon téléphone a vibré.

Ce n'était pas une réponse de Zofia.

Un numéro inconnu.

C'est Borys. J'ai retrouvé un catalogue d'anciens profils de cadres. Un détail pourrait avoir son importance. Je te l'apporterai demain. Et ne t'inquiète pas, je n'ai aucune intention de toucher au tableau sans ton accord.

J'ai lu le message deux fois.

Puis, à ma propre surprise, j'ai répondu :

C'est parfait. Tu peux aussi apporter du café, puisque tu comptes arriver huit minutes en avance.

La réponse est arrivée presque immédiatement.

Tu prends quoi ?

J'ai contemplé l'écran pendant un instant.

Il ne me demandait pas si je voulais du café. Il me demandait lequel.

Une différence minuscule que ma prudence aurait dû ignorer.

Un double expresso. Sans sucre.

Je m'en souviendrai.

J'ai posé le téléphone sur mon bureau.

Dehors, Wrocław brillait encore après la pluie. L'appartement était silencieux, et sur la table reposaient les documents concernant l'avenir que j'avais l'intention de construire exclusivement selon mes propres conditions.

Je ne savais pas encore ce que Borys Sowa dissimulait derrière son calme.

Je savais seulement que, pour la première fois depuis longtemps, la présence de quelqu'un ne me semblait pas uniquement être un obstacle.

Et cela me troublait davantage que je ne voulais l'admettre.

Chapitre 2 - Les limites de la confiance

Borys est effectivement arrivé huit minutes avant neuf heures.

Il se tenait devant la galerie, deux gobelets en carton à la main et une chemise cartonnée sous le bras. Contrairement à la veille, sa veste était sèche, ses cheveux soigneusement coiffés et son expression était celle d'un homme qui avait déjà réglé plusieurs affaires avant que le reste de la ville ait terminé son premier café.

— Double expresso, a-t-il annoncé en me tendant un gobelet. Sans sucre.

— Tu as vérifié qu'il n'y avait pas de poison dedans ?

— Je me suis dit qu'avec ton caractère, tu n'avais pas besoin de dangers supplémentaires.

Je l'ai fixé.

— C'était censé être drôle ?

— Un peu.

— Tu devrais mieux choisir ton public.

Il a souri.

J'avais l'impression que ce sourire constituait sa compétence la plus dangereuse. Non parce qu'il était particulièrement spectaculaire. Plutôt parce qu'il apparaissait rarement, et toujours au bon moment.

Nous sommes entrés dans la galerie. Zofia n'était pas encore arrivée, ce qui me laissait quelques minutes pour examiner les documents de Borys sans subir la pression de ses attentes.

Il a posé sa chemise sur le bureau et en a sorti trois photocopies.

— Un catalogue de la fin des années soixante-dix. Un atelier d'encadrement de la rue Jedności Narodowej. Ils fabriquaient des profils caractéristiques, avec une rainure profonde près du bord intérieur.

J'ai examiné la reproduction.

— C'est ressemblant.

— Très ressemblant. Mais pas identique.

— Quelle différence ?

— La hauteur du profil et la finition de l'angle. Notre cadre possède une couche de bois supplémentaire qui ne figure pas sur le dessin.

— Une modification ultérieure ?

— Possible.

J'ai reposé la copie.

— Donc nous ne savons toujours pas quand il a été fabriqué.

— Au moins, nous savons par où commencer.

Je l'ai observé un instant par-dessus mon gobelet.

— Tu es toujours aussi prudent ?

— Pas toujours.

— Dans quelles circonstances cesses-tu de l'être ?

Borys a levé les yeux.

— Quand il s'agit de choses auxquelles je tiens.

Il n'avait pas dit cela sur un ton séducteur. C'est précisément pour cette raison que j'ai oublié pendant un instant ce que je voulais répondre.

La porte de la galerie s'est ouverte brusquement.

Zofia Maj est entrée, son téléphone contre l'oreille et un sac en cuir sur l'épaule. Elle portait un élégant manteau beige qui coûtait probablement davantage qu'un mois de loyer pour le local dont je rêvais.

— Oui, je vous confirmerai après la réunion, disait-elle au téléphone. Bien sûr. Ne vous inquiétez pas.

Elle a raccroché et nous a adressé un large sourire.

— Merveilleux. Vous êtes déjà au travail.

— Nous sommes justement en train d'établir ce que nous ignorons encore, ai-je répondu.

— Ça semble moins merveilleux.

— Tout dépend si tu recherches la vérité ou la tranquillité d'esprit.

Zofia a retiré son manteau.

— Anita, ne commence pas. Je sais que tu es méticuleuse. C'est pour cela que je t'ai engagée.

— Dans ce cas, j'ai besoin de temps.

— Combien ?

— Le temps nécessaire pour vérifier les incohérences. Pour l'instant, je propose dix jours ouvrables pour mener les recherches complémentaires, puis nous déciderons si des examens supplémentaires sont nécessaires.

Zofia s'est tournée vers Borys.

— Et le cadre ?

— Je ne commencerai aucun travail de restauration avant la fin de la documentation, a-t-il répondu.

La propriétaire de la galerie a soupiré.

— Vous avez déjà conclu une alliance, tous les deux ?

— Nous nous sommes mis d'accord sur les règles de travail, ai-je précisé.

— C'est encore pire.

Nous nous sommes installés autour d'une petite table dans l'arrière-boutique. Zofia a déployé devant nous une brochure préparée pour les acheteurs potentiels. La première page présentait une photographie du paysage, le nom de son auteur présumé et un montant qui m'a fait hausser les sourcils malgré moi.

Quatre cent quatre-vingt mille zlotys.

— C'est le prix de départ ? ai-je demandé.

— Une base de négociation.

— Sur quelle estimation repose-t-elle ?

— Une consultation préliminaire.

— Auprès de qui ?

Zofia m'a regardée avec une impatience manifeste.

— Anita, faut-il vraiment examiner chaque détail ?

— Si tu comptes présenter ce tableau comme l'œuvre d'un peintre précis, oui.

Borys n'est pas intervenu. Il était assis à côté de moi, les mains posées sur la table, observant les documents. Lorsque Zofia a tourné la brochure vers lui, il a lu la description du cadre et arrêté son doigt sur une phrase.

— Il est écrit ici que l'encadrement est resté inchangé depuis le début de l'histoire de la collection.

— C'est ce qui ressort des informations fournies par le propriétaire, a répondu Zofia.